

ALAIN BLOTTIÈRE

RÊVEURS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

SAAD, Gallimard, « Le Chemin », 1980, prix littéraire de la Vocation
LE POINT D'EAU, Gallimard, 1985
INTÉRIEUR BLEU, Balland, 1990
L'ENCHANTEMENT, Calmann-Lévy, 1995, prix Valery-Larbaud
SI-AMONN, Mercure de France, 1998
LE TOMBEAU DE TOMMY, Gallimard, 2009 (Folio, 2011)

Récits, essais

L'OASIS, Quai Voltaire, 1992, rééd. Payot, « Petite Bibliothèque des Voyageurs »,
1994
TABLEAUX DES OASIS ÉGYPTIENNES, Arthaud, 1999
PETIT DICTIONNAIRE DES DIEUX ÉGYPTIENS, Zulma, 2000
UN VOYAGE EN ÉGYPTE AU TEMPS DES DERNIERS ROIS, Flammarion,
2003
COMME UNE IMAGE, *La Nouvelle Revue française*, n° 582, Gallimard, 2007
AIMER ENCORE L'ÉGYPTE, préface à FILS DE ROIS, PORTRAITS
D'ÉGYPTE, de Denis Dailleux, photographies, Gallimard, 2008

RÊVEURS

ALAIN BLOTTIÈRE

RÊVEURS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

à Ayman (Le Caire)

à Charles (Paris)

- [19/08/11 04:57:25] Charles Guislain : J'ai rêvé que mon cœur s'arrêtait
- [19/08/11 04:58:19] Alain B : tu dirais que c'était un cauchemar, ou pas?
- [19/08/11 04:58:37] Charles Guislain : Oui je courais
- [19/08/11 04:58:53] Charles Guislain : Puis me rendais compte que j'étais allongé
- [19/08/11 04:59:03] Charles Guislain : Sur mon lit
- [19/08/11 04:59:14] Charles Guislain : Alors je me suis dit que c'était vrai

Un éclair et dans cette violente lumière de foudre une pluie de pétales rouges embaumés tombant sur le cadavre nu de son père, qu'il découvrait avec une extravagante jubilation, une bouffée de bonheur pur qui emplissait ses poumons et se régénérait, l'éclair durant, au fur et à mesure qu'apparaissaient des mouvements réflexes du mort encore chaud sous les roses, battements de paupières, tressaillements d'un auriculaire, sourire, enfin, s'éternisant au point qu'il comprenait que son père lui jouait un de ces tours idiots dont il avait le secret et qui invariablement, même cette fois où il le décevait en ressuscitant, déclenchaient un fou rire. Il riait encore dans la rue où il se retrouvait instantanément propulsé dans un souffle, émerveillé par la nuit d'étoiles scintillant sur les murs des pavillons de droite le long desquels il glissait dans la pente et sa main passait à travers eux car c'était bien le ciel, à leur place, c'était bien la nuit des deux côtés du boulevard Rodin avec à sa droite les maisons disparues, fragmentées en éclats éblouissants, et à sa gauche, en contrebas, au-delà des voies du RER, tous les feux de Boulogne et la Défense qui ressemblaient cette fois à ceux de Los Angeles vus de Mulholland Drive.

Les feux se sont éteints tout à coup et Nathan a revu le jour, le ciel bleu de cet après-midi d'automne dans la même lumière qu'avant son rêve indien et, penchés sur lui mais tournoyant dans un vertige, hilares, Nico, Raph, Justine qui le filmait avec son portable, Alex, Manon, leurs visages presque indistincts dans un contre-jour. Il était allongé dans l'herbe du parc Rodin. Il a tenté de se relever mais la terre tournait encore et il s'est laissé retomber comme une pierre en s'amusant de cette perte d'équilibre, de cette facilité, aussi, avec laquelle on pouvait quitter ce monde pour un autre, en une fraction de seconde, soi-même, toute son âme, et y goûter durant des heures une prodigieuse hallucination qui ne durait en réalité pas plus de dix secondes. C'était au tour d'Alex qui s'était accroupi et commençait son hyperventilation. Trente secondes de respiration de plus en plus rapide et profonde. Alex se contentait toujours de la version douce, sans strangulation. Après ces trente secondes, très essoufflé, il s'est relevé, a bloqué sa respiration et a perdu connaissance durant six secondes. Nico l'a retenu dans ses bras et à peine l'avait-il déposé dans l'herbe qu'il revenait à lui. À ce jeu-là on ne connaissait qu'une étrange et très éphémère sensation de bien-être, parfois quelques images furtives, rien d'autre. Nathan préférait la strangulation. L'étranglement et ses extases d'autre monde, ses merveilleux éblouissements. Soudain privé de sang, le cerveau lançait des messages incohérents mais splendides, des illuminations comme s'il ne pouvait réinventer la vie qu'au moment même de sa mort. Si l'on ne voulait pas mourir, justement, c'est à cet instant qu'il fallait desserrer les carotides. C'était le rêve indien, ou le jeu du foulard,

qu'on pouvait aussi bien pratiquer avec une ceinture, n'importe quoi, ses propres mains ou celles d'un autre. L'aventure de tous les sens s'accompagnait parfois d'une érection.

C'était Justine, maintenant. Elle respirait puis expirait bruyamment, haletant exactement comme lorsqu'elle faisait l'amour. Justine avait été sa première histoire, avant Manon, et Nathan ce jour-là – c'était l'année d'avant, encore au collège, ils avaient quinze ans, Justine l'avait débraguetté alors qu'ils étaient en pleine partie de Zelda 3D, il ne s'y attendait pas du tout, l'avait tripoté puis tiré jusqu'à son lit tout rose de petite fille qu'elle avait changé depuis – et Nathan ce jour-là s'était demandé si elle imitait les halètements des films porno ou si les filles, avec ou sans caméra, haletaient toujours et naturellement en faisant l'amour. Surtout qu'il ne lui avait pas semblé accomplir quelque chose d'assez extraordinaire pour déclencher cette machinerie des poumons. Le soir même il avait posé la question à son père, par curiosité mais aussi fierté de lui apprendre qu'il l'avait fait, et son père, juste avant de déboucher une bouteille de champagne pour fêter l'événement, lui avait répondu que ça dépendait des filles. Son père savait pourtant qu'il n'aimait pas trop le champagne.

Après Justine, ils ont quitté le parc. Sans doute devait-il être beau, probablement magnifique, même, dans ses couleurs d'automne enflammées au soleil. Mais chaque fois qu'après avoir visité l'autre rive il revenait à la vraie vie, Nathan ressentait un malaise, presque une douleur comme lorsqu'on sort du cinéma ou d'un jeu vidéo, captif encore d'émotions intenses que viennent soudain briser la fadeur et l'ennui du monde. Justine voulait les

entraîner chez elle, elle avait reçu le dernier Arctic Monkeys et du thé pu-erh pour son anniversaire, Alex et Manon étaient d'accord mais Nico avait ses maths à faire, Raph devait aller chercher son frère à l'école et lui, Nathan, la seule idée d'aller s'asseoir chez Justine pour écouter une heure de rock après l'émerveillement de sa nuit en plein jour lui semblait la pire des corvées imaginables. Pas seulement parce qu'il avait acheté *Suck It And See* en ligne un mois plus tôt, ni même parce qu'il préférait Arcade Fire. Mais surtout parce que cette musique dont il s'était gavé jusqu'à ne plus l'entendre allait précipiter, il en était sûr, son retour sur terre.

Pour que dure le souvenir de l'euphorie du rêve, Nathan ne savait pas où aller. Il a pensé un instant retourner boulevard Rodin, avant de se rendre à l'évidence que l'idée était absurde, que la réalité des pavillons allait au contraire tout anéantir. Les images, déjà, perdaient leurs contours, et le parfum des roses s'était lui définitivement évanoui. Il est sorti du parc par la rue de la Défense et a marché tout droit dans les rues calmes d'Issy, cherchant un coin où il serait seul, où il pourrait s'asseoir, une ombre où il pourrait fermer les yeux. Soudain est apparue face à lui l'église Saint-Étienne. Il était passé cent fois devant elle, puisque Manon habitait un peu plus haut dans la même rue, mais il n'y était jamais entré, comme son père il ne croyait à aucun dieu, et il a été surpris d'aimer ce décor obscur dont, à part le grand tableau du Christ en croix au-dessus de l'autel, il ne comprenait à peu près aucun détail, surtout pas le dessin des vitraux, ni les autres tableaux derrière les arcades. Avant de finir par distinguer au loin une vieille dame assise, tête penchée

sur son buste comme si elle dormait, il s'était même demandé s'il avait le droit de s'asseoir sur une chaise. Il l'a fait. Il était impressionné par le silence et l'ombre, enchanté par l'odeur mystérieuse de fumée, légèrement cannabique, ravi par les taches multicolores que le soleil dessinait sur les dalles du sol en passant par les vitraux. Voilà, ici, il pouvait fermer les yeux. Retrouver son père mort. Car ce n'était pas le boulevard Rodin transformé en Voie lactée qu'il cherchait à retenir, mais l'image du cadavre de son père qui bougeait encore sous les fleurs

hantait toujours Goma, dix ans après. Elle était le seul souvenir d'une magie qu'il avait gardée de sa petite enfance, lorsque à six ans il vivait encore sous une sorte de toit. Oui, il avait vu cela. Après l'avoir lavé, on avait revêtu le cadavre de son père d'un pantalon et d'une chemise qui ne lui appartenaient pas, des gens qu'il ne connaissait pas l'avaient allongé sur le lit où il faisait l'amour avec sa mère, avaient éparpillé quelques fleurs, dont du jasmin, sur son corps tout mou, relâché comme celui d'un chat mort, et s'étaient mis à prier. C'était donc qu'il était bien mort, avait compris Goma. Une fois tout cela accompli, on avait fait entrer sa mère qui depuis une heure gémissait bruyamment devant la porte, dans la rue, soutenue par des voisines dont il ne se rappelait pas les noms. En découvrant son mari sous les fleurs, elle s'était mise à hurler. Goma en avait pleuré de peur. D'autres personnes étaient entrées, des voisins d'Ezzbet el-Nakhl, des parents aussi, sans doute, Goma ne savait plus très bien. Il avait essuyé ses larmes, s'était approché du lit, avait voulu embrasser son père sur le

front comme le faisait sa mère mais personne ne l'avait aidé à s'élever vers lui, alors il avait baisé sa main. Et cette main sous ses lèvres avait tressailli. Il en était certain : elle avait bougé. Il avait crié à sa mère que son père n'était pas mort. Sa mère ne l'écoutait pas et les autres lui ordonnaient de se taire. Mais comment pouvait-il ne pas hurler que son père était bel et bien vivant ? Que tout le monde se trompait ? Qu'il bougeait encore, qu'on pouvait le guérir, l'amener à l'hôpital ? On le pressait de se taire, mais il criait toujours. Et ce cri couvrait les lamentations de sa mère. Elle s'était retournée vers lui, elle ne pleurait pas, et pour le faire taire l'avait giflé plus fort que d'habitude. Puis elle avait demandé qu'on le sorte. Quelqu'un l'avait jeté dans la rue. Il avait plu la veille et il s'était assis dans la boue, s'était maculé les bras et le visage de cette terre puante, exprès, pour emmerder sa mère qui, derrière la porte fermée de la maison en torchis, finissait de tuer le père qu'il aimait tant.

Longtemps il avait raconté cette histoire à ceux qui voulaient bien l'écouter dans les rues du Caire, sur les hauteurs de Dar el-Salam, dans la partie la plus misérable de ce quartier immense qu'il avait fini par adopter. Si densément peuplé qu'on l'appelait la « Chine populaire ». Il avait raconté comment son père était tombé du sixième étage du chantier d'un immeuble, comment on l'avait ramené mort à la maison, et comment en réalité il vivait encore. Mais le haut Dar el-Salam, perché sur ses falaises qui ne cessaient de s'ébouler, était un quartier où l'on mourait plus souvent qu'ailleurs, où chacun fréquentait des morts encore chauds. Et l'on avait fini par convaincre Goma que les corps de ceux-ci,

pendant un certain temps, étaient discrètement secoués de mouvements réflexes et pouvaient même émettre quelques bruits. Pourtant, chaque fois qu'il croisait un homme qui ressemblait à son père, ou plutôt au souvenir assez vague qu'il en avait, il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était peut-être lui, qu'il devrait aller à sa rencontre et lui dire Papa, c'est moi, Goma, tu me reconnais, ton fils... Il ne le faisait pas. Car si par miracle l'homme était bien son père qu'on avait cru mort, Goma craindrait trop de lui faire honte, vêtu comme il l'était de hardes ramassées dans les décharges.

Et cette image du cadavre de son père qui bougeait encore sous les fleurs, voilà qu'elle était revenue, une fois de plus, tout simplement parce qu'il avait donné rendez-vous à Ragab devant la petite salle qui servait de mosquée juste à côté de l'échoppe d'Azmi le volailler et son odeur puante, et qu'en l'attendant il avait vu le tueur placide ouvrir la gorge d'un poulet puis le jeter dans la plumeuse encore vivant, avait entendu la bête finir de se débattre dans le tambour et vu nettement l'une des cuisses tressaillir alors qu'Azmi l'avait déposé, décapité, bel et bien mort, sur la table de pierre où il allait le vider.

Goma aurait été incapable de dire depuis combien de temps il n'avait pas mangé de poulet. Aziza, sa grand-mère paternelle, préparait, les grands jours, de la moloheya au poulet, mais elle était morte quelques mois après son fils. Les gens du haut de Dar el-Salam en mangeaient tout au plus une fois par mois et ceux du bas peut-être deux ou trois. Azmi ne s'était pas trompé en installant son échoppe au bord du vide et en vendant son poulet deux livres de moins que ses concurrents : il

encourageait les petits fonctionnaires du bas à monter jusqu'à lui et tentait les journaliers du haut... Pour les premiers, un poulet entier représentait presque deux jours de salaire ; pour les seconds, trois ou quatre. Pour Goma, cela dépendait des circonstances mais, quelles qu'elles soient, jamais ne lui serait venue l'idée d'acheter un poulet car ce qu'il préférait manger par-dessus tout était un falafel embaumant sa friture et glissé dans un pain. Et cela, les bons jours, il pouvait se l'offrir.

Il attendait Ragab au bord du vide. Vers le bas dévalait l'un des escaliers creusés dans le rocher, entre les ruines de maisons détruites par le gouvernorat avant qu'elles ne s'effondrent et qu'on en parle dans les journaux. Derrière lui, sur le plat de la falaise, s'étendait le quartier informel, non sans formes mais sans formalités : les immeubles en briques rouges, le plus souvent inachevés vers le cinquième étage où fleurissaient les paraboles, y étaient construits sans permis. Pour le gouvernorat, ils n'existaient pas davantage que ses centaines de milliers d'habitants. L'eau et l'électricité y parvenaient tant bien que mal, à force de dérivations hasardeuses et à la condition de soudoyer un petit fonctionnaire du bas. Sans voirie, les rues étaient couvertes d'une couche d'ordures accumulées d'où émergeaient, parmi les plus fraîches, les sacs en plastique imputrescibles. Le dédale de ces ruelles était un paradis pour les chiens, les mouches et les enfants assez bien nourris pour y survivre. Depuis que sa mère remariée l'avait jeté dehors, vers ses huit ans, Goma y avait grandi, seul, parfois avec d'autres enfants abandonnés groupés en bandes errantes, éphémères, déguenillées. Si, pour ces enfants affamés, les ruelles du haut n'étaient pas un éden, elles for-

maient cependant un royaume dont ils connaissaient les moindres ressources et, plus utiles encore, tous les recoins où ils pouvaient échapper aux rafles des hommes en noir.

Vers le bas apparaissait un univers encore plus grouillant mais recensé. Des rues étroites et d'une longueur infinie, qui semblaient des entailles profondes et sombres dans un gigantesque bloc compact d'immeubles crasseux au pied desquels s'alignaient tous les commerces imaginables, quadrillaient la plaine autrefois cultivée des bords du Nil. Rues sans trottoir, sans bitume, où parmi la foule toujours dense quelques deux-roues, parfois un tombereau attelé d'un cheval, un tuk-tuk, plus rarement une voiture, tentaient de se frayer un chemin. Les frontières de cette zone étaient formées à l'ouest par la voie ferrée du métro, au sud par quelques champs miraculés au-delà desquels on apercevait le quartier huppé de Maadi.

Avec Ragab, qui venait d'arriver, Goma allait passer la frontière. Les deux garçons étaient inséparables depuis longtemps. Quand ils s'étaient rencontrés, Goma travaillait chez un charbonnier et Ragab chez un boulanger, aussi les gens du quartier les avaient surnommés *el oushatat*, les pions, comme ceux noirs et blancs du jacquet. Même depuis qu'ils avaient quitté leur métier – la chaleur des fours devenait insupportable dès le mois de mai – et leurs couches de farine et de suie, ils avaient gardé ce surnom. Ces temps-ci, Goma était récupérateur de vieux cartons revendus au poids, et Ragab vendeur ambulancier de mouchoirs en papier dans les cafés du bas. La veille au soir, le 25 janvier, après avoir pesé le pour et le contre, ils avaient décidé de rejoindre dès le lende-

main les manifestants de la place Tahrir qu'on avait vus en boucle sur la chaîne Al-Jazira, en nombre pour une fois considérable, s'affronter aux flics antiémeutes. Et qui avaient promis de revenir le lendemain. Le pour, c'était le rêve de se débarrasser du commandant suprême des hommes en noir, Hosni Moubarak. Plus nombreux et courageux seraient les manifestants, plus le rêve avait des chances de devenir réalité. Le contre, c'était leur allure, leurs hardes, leur saleté, dont ils auraient honte devant les jeunes facebooks. Goma avait eu l'idée qui les avait finalement décidés : ils iraient se décrasser aux robinets de la salle de prières et en profiteraient pour changer de chaussures.

Ils l'ont fait, malgré la fraîcheur de l'hiver, toute la tête sous l'eau froide des robinets des ablutions, avec du savon, puis les bras, puis les pieds. Comme c'était l'heure de la prière de midi, ils sont ensuite entrés dans la mosquée. Leur intention n'était pas d'y prier, ce que d'ailleurs ils ne faisaient jamais car personne ne leur avait appris. Chaque fois qu'il entrait dans une mosquée, toujours avec une intention bien pratique – dormir à l'abri, échapper aux hommes en noir, trouver un peu d'ombre et de fraîcheur –, Goma était impressionné par le silence, le calme de cette oasis de paix au milieu de la fureur du quartier. Il le savourait longuement, comme une caresse céleste dont la douceur le grisait. Mais cette fois, le temps pressait, la prière allait bientôt finir. Pourtant, avant d'accomplir le forfait pour lequel ils avaient passé le premier seuil de la mosquée – échanger leurs vieilles sandales rafistolées contre des baskets facebooks choisies dans le tas de chaussures des fidèles à l'entrée mais qu'ils rendraient le soir, c'était la condition, contre

*Composition CMB Graphic.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 1^{er} juin 2012.
Dépôt légal : juin 2012.
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-013833-3 / Imprimé en France.

244227



Rêveurs

Alain Blottière

Cette édition électronique du livre
Rêveurs d'Alain Blottière
a été réalisée le 22 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138333 - Numéro d'édition : 244227).

Code Sodis : N53103 - ISBN : 9782072473760
Numéro d'édition : 244229.